

ROI DE MOAB

I

Ayoune était assise sur le bord du puits. Des asphodèles ardentes...

Antour d'eux s'étendait le désert. Les landes duvetées de petites plantes vert-grisâtres...

Uue nuée poudroyante cavalait vers la plaine. Des points noirs, des ondements de blancheurs...

Le Bédouin descendit à terre. Les chevaux, le museau allongé, se hâtaient vers les abreuvoirs...

Un guerrier était resté sur sa monture. Sous l'ombre du tamarinier, Hakem, le chef de la tribu...

une petite main impérieuse, ornée de bagues et qui serrait les brides, plaquées d'argent.

Par delà ces hommes, le chef regarda Ayoune dont la jambe reposait sur le bord du puits...

— Tu nom ? — Ayoune (la Source). — Est-ce elle ou toi la source de vie ?

— Tu es l'autre ? — C'est mon compagnon. — Lui es-tu promise ?

Hakem entra dans la tente de Diar. Il tenait dans sa main un rameau de tamarinier ; son manteau noir et doré traînait ; et son long sabre, pendu à l'épaule...

Après trois jours, Ayoune fut conduite en grande pompe vers la tribu de Hakem. Elle était assise sur une chamelle blanche, enguirlandée de verroteries tintantes et de pendeloques multicolores.

où la jeune fille et son compagnon avaient gardé le bétail. Des chamoux et pâturaient. Ayoune les reconnut ; mais vainement elle chercha leur père...

— Je n'ai plus soif, dit-elle. — Et elle crut entendre loin dans les crues roses, loin dans les grèves de basalte, une fûte de berger qui pleurait.

Les verroteries de la chamelle blanche cliquetaient. Des cornemuses jetaient leurs aigreurs sonores, les femmes nuilaient, les nègres tambourinaient...

Hakem, cette nuit-là, quitta la tente d'Ayoune pour faire la ronde de son camp. Il perçut que des sanglots étouffés inquiétaient le silence.

Les années avaient passé sur Moab. Les femmes les plus doctes dans l'art de guérir étaient assises autour du chevet d'Ayoune mourante.

Après trois jours, Ayoune fut conduite en grande pompe vers la tribu de Hakem. Elle était assise sur une chamelle blanche, enguirlandée de verroteries tintantes et de pendeloques multicolores.

Entre cour et jardin. Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ? Elle viendra, et parait-il, c'est chose définitive aujourd'hui, nous l'aurons en 1900.

Qui ça me direz-vous. La paix des âmes ? La fraternité des hommes ? Foin de pensées aussi baroques, d'hypothèses aussi invraisemblables.

Le voyage, tout d'abord, avait dû s'accomplir sous les auspices de M. Sigmond Lautenberg, le directeur du Residenz Theater de Berlin.

Depuis la combinaison s'est modifiée. Pour des raisons qu'on ignore, un directeur a des raisons que les artistes ne comprennent pas toujours.

Le rideau de la tente s'écarta brusquement. Hakem entra. Du regard il interrogea les femmes qui se retiraient. — Comme Allah vient, lui répondirent-elles.

Les senteurs des dunes étaient entrées avec lui dans la tente. Ayoune le regarda. Ses joues blêmes se colorèrent. Il l'examina, et il dit au chef : — Pour la sauver, il faut que j'aspire moi-même sur ses lèvres le mal qui l'étonne.

d'abord, ils parlaient une langue cousine germane de la nôtre, puis le snobisme s'en mêla un peu, et enfin ils eurent de beaux articles, des honneurs, de la gloire même, mais non pas du vrai succès...

Le général Sir Wm Simmonds, qui a le commandement sous le général White, est un des arrivants du massacre de Isandlwana.

Le général Young a fait presque toutes les campagnes en Egypte. On dit que bon nombre de soldats n'ont pas les qualités physiques nécessaires pour supporter les fatigues des campagnes du sud africain ; mais bien des officiers déclarent que le choix des régiments a été bien fait.

Le Moucheur de Chandelles. Londres, 30 septembre. — Les commentaires sur le personnel et le matériel de l'armée qui doit entrer en campagne dans le sud de l'Afrique, continuent à d'effrayer les conversations. On a beaucoup critiqué le gouvernement de n'avoir pas permis, depuis plusieurs années, au bureau de la guerre d'envoyer des forces suffisantes près du théâtre des futures hostilités ; mais, le bruit du départ d'un corps d'armée a quelque peu apaisé les esprits.

Il est à peu près certain que le général Sir Redvers Henry Bulwer, ancien adjudant-général, aura le commandement suprême dans le sud de l'Afrique. La responsabilité des mouvements de la campagne sera divisée entre le major-général sir Geo. Stewart White et le lieutenant-général sir Wm Frederick Forrester-Walker ; le premier se trouvant au Cap ; le second, à Natal. Chacun d'eux aura le commandement supérieur dans son district.

C'est à lui que revient la tâche de tenir en échec les Boers s'ils faisaient des incursions d'avance, avant l'ouverture réelle des hostilités. Il restera à Natal jusqu'à l'arrivée du corps d'armée du général Bulwer. C'est alors probablement que commencera la campagne. On reproche au général White de n'avoir jamais servi dans le sud de l'Afrique ; mais on pense que son habileté et son énergie viendront compenser son peu de connaissance sur la topographie du pays.

Le général White qui a le commandement sous le général White, est un des arrivants du massacre de Isandlwana. L'artillerie, à Natal, sera commandée par le colonel Downing, ancien instructeur en chef de l'école d'artillerie, Shooburness, qui jouit d'une grande réputation, au point de vue théorique et pratique. On le compare à l'amiral Sampson, qui joua aux Etats-Unis d'une grande renommée comme officier d'artillerie de marine.

Le major-général French qui commande la cavalerie, est un officier plein d'audace, ayant les qualités des officiers de ligne américains. Le général Young a fait presque toutes les campagnes en Egypte. On dit que bon nombre de soldats n'ont pas les qualités physiques nécessaires pour supporter les fatigues des campagnes du sud africain ; mais bien des officiers déclarent que le choix des régiments a été bien fait.

Le Moucheur de Chandelles. Londres, 30 septembre. — Les commentaires sur le personnel et le matériel de l'armée qui doit entrer en campagne dans le sud de l'Afrique, continuent à d'effrayer les conversations. On a beaucoup critiqué le gouvernement de n'avoir pas permis, depuis plusieurs années, au bureau de la guerre d'envoyer des forces suffisantes près du théâtre des futures hostilités ; mais, le bruit du départ d'un corps d'armée a quelque peu apaisé les esprits.

Il est à peu près certain que le général Sir Redvers Henry Bulwer, ancien adjudant-général, aura le commandement suprême dans le sud de l'Afrique. La responsabilité des mouvements de la campagne sera divisée entre le major-général sir Geo. Stewart White et le lieutenant-général sir Wm Frederick Forrester-Walker ; le premier se trouvant au Cap ; le second, à Natal. Chacun d'eux aura le commandement supérieur dans son district.

C'est à lui que revient la tâche de tenir en échec les Boers s'ils faisaient des incursions d'avance, avant l'ouverture réelle des hostilités. Il restera à Natal jusqu'à l'arrivée du corps d'armée du général Bulwer. C'est alors probablement que commencera la campagne. On reproche au général White de n'avoir jamais servi dans le sud de l'Afrique ; mais on pense que son habileté et son énergie viendront compenser son peu de connaissance sur la topographie du pays.

Aux généraux White et Walker sont attachés de nombreux officiers qui connaissent à fond les procédés employés par les Boers et la façon de faire la guerre dans le sud de l'Afrique.

Le général Sir Wm Simmonds, qui a le commandement sous le général White, est un des arrivants du massacre de Isandlwana. L'artillerie, à Natal, sera commandée par le colonel Downing, ancien instructeur en chef de l'école d'artillerie, Shooburness, qui jouit d'une grande réputation, au point de vue théorique et pratique. On le compare à l'amiral Sampson, qui joua aux Etats-Unis d'une grande renommée comme officier d'artillerie de marine.

Le major-général French qui commande la cavalerie, est un officier plein d'audace, ayant les qualités des officiers de ligne américains. Le général Young a fait presque toutes les campagnes en Egypte. On dit que bon nombre de soldats n'ont pas les qualités physiques nécessaires pour supporter les fatigues des campagnes du sud africain ; mais bien des officiers déclarent que le choix des régiments a été bien fait.

Le Moucheur de Chandelles. Londres, 30 septembre. — Les commentaires sur le personnel et le matériel de l'armée qui doit entrer en campagne dans le sud de l'Afrique, continuent à d'effrayer les conversations. On a beaucoup critiqué le gouvernement de n'avoir pas permis, depuis plusieurs années, au bureau de la guerre d'envoyer des forces suffisantes près du théâtre des futures hostilités ; mais, le bruit du départ d'un corps d'armée a quelque peu apaisé les esprits.

Il est à peu près certain que le général Sir Redvers Henry Bulwer, ancien adjudant-général, aura le commandement suprême dans le sud de l'Afrique. La responsabilité des mouvements de la campagne sera divisée entre le major-général sir Geo. Stewart White et le lieutenant-général sir Wm Frederick Forrester-Walker ; le premier se trouvant au Cap ; le second, à Natal. Chacun d'eux aura le commandement supérieur dans son district.

C'est à lui que revient la tâche de tenir en échec les Boers s'ils faisaient des incursions d'avance, avant l'ouverture réelle des hostilités. Il restera à Natal jusqu'à l'arrivée du corps d'armée du général Bulwer. C'est alors probablement que commencera la campagne. On reproche au général White de n'avoir jamais servi dans le sud de l'Afrique ; mais on pense que son habileté et son énergie viendront compenser son peu de connaissance sur la topographie du pays.

Aux généraux White et Walker sont attachés de nombreux officiers qui connaissent à fond les procédés employés par les Boers et la façon de faire la guerre dans le sud de l'Afrique.

DEPECHEES

Télégraphiques

COMMENTAIRES SUR L'ARMEE ANGLAISE

Qui va entrer en compagnie ?

Londres, 30 septembre. — Les commentaires sur le personnel et le matériel de l'armée qui doit entrer en campagne dans le sud de l'Afrique, continuent à d'effrayer les conversations. On a beaucoup critiqué le gouvernement de n'avoir pas permis, depuis plusieurs années, au bureau de la guerre d'envoyer des forces suffisantes près du théâtre des futures hostilités ; mais, le bruit du départ d'un corps d'armée a quelque peu apaisé les esprits.

Il est à peu près certain que le général Sir Redvers Henry Bulwer, ancien adjudant-général, aura le commandement suprême dans le sud de l'Afrique. La responsabilité des mouvements de la campagne sera divisée entre le major-général sir Geo. Stewart White et le lieutenant-général sir Wm Frederick Forrester-Walker ; le premier se trouvant au Cap ; le second, à Natal. Chacun d'eux aura le commandement supérieur dans son district.

Le général Sir Wm Simmonds, qui a le commandement sous le général White, est un des arrivants du massacre de Isandlwana. L'artillerie, à Natal, sera commandée par le colonel Downing, ancien instructeur en chef de l'école d'artillerie, Shooburness, qui jouit d'une grande réputation, au point de vue théorique et pratique. On le compare à l'amiral Sampson, qui joua aux Etats-Unis d'une grande renommée comme officier d'artillerie de marine.

Le major-général French qui commande la cavalerie, est un officier plein d'audace, ayant les qualités des officiers de ligne américains. Le général Young a fait presque toutes les campagnes en Egypte. On dit que bon nombre de soldats n'ont pas les qualités physiques nécessaires pour supporter les fatigues des campagnes du sud africain ; mais bien des officiers déclarent que le choix des régiments a été bien fait.

Le Moucheur de Chandelles. Londres, 30 septembre. — Les commentaires sur le personnel et le matériel de l'armée qui doit entrer en campagne dans le sud de l'Afrique, continuent à d'effrayer les conversations. On a beaucoup critiqué le gouvernement de n'avoir pas permis, depuis plusieurs années, au bureau de la guerre d'envoyer des forces suffisantes près du théâtre des futures hostilités ; mais, le bruit du départ d'un corps d'armée a quelque peu apaisé les esprits.

Il est à peu près certain que le général Sir Redvers Henry Bulwer, ancien adjudant-général, aura le commandement suprême dans le sud de l'Afrique. La responsabilité des mouvements de la campagne sera divisée entre le major-général sir Geo. Stewart White et le lieutenant-général sir Wm Frederick Forrester-Walker ; le premier se trouvant au Cap ; le second, à Natal. Chacun d'eux aura le commandement supérieur dans son district.

C'est à lui que revient la tâche de tenir en échec les Boers s'ils faisaient des incursions d'avance, avant l'ouverture réelle des hostilités. Il restera à Natal jusqu'à l'arrivée du corps d'armée du général Bulwer. C'est alors probablement que commencera la campagne. On reproche au général White de n'avoir jamais servi dans le sud de l'Afrique ; mais on pense que son habileté et son énergie viendront compenser son peu de connaissance sur la topographie du pays.

Aux généraux White et Walker sont attachés de nombreux officiers qui connaissent à fond les procédés employés par les Boers et la façon de faire la guerre dans le sud de l'Afrique.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. de Trail

TROISIEME PARTIE.

JUSTICE.

VI

LA REVANCHE DE J. J. SPEEDY.

Snite. On fut avec un accent britannique assez faible, mais cependant sensible, que l'un d'eux, le petit, demanda à la servante si on pouvait les loger et leur servir à dîner.

Lorsqu'un instant après René redescendit de sa chambre, il trouva les deux étrangers installés à une table voisine de la sienne.

Dès qu'il eut apaisé son féroce appétit, le jeune homme, qui ne perdait pas de vue l'ayoune où passaient à chaque instant de brillants équipages, prit le parti de questionner Marianne, la servante qui l'avait accueilli et qui, en ce moment, lui apportait le dessert.

— Dites-moi, mademoiselle Marianne, connaissez-vous un peu les habitants de Fontainebleau ? — Ah ! j'en connais du monde ici ! Ça dépend de quel ? — Je voudrais des renseignements sur une famille qui doit habiter dans ces parages... en fin, non loin de la ville. Le jeune fille a été élevée à la pension Vardieu...

— Oh ! la pension Vardieu, c'est à six minutes d'ici en descendant l'avenue. Il y a là des demoiselles du grand monde ! fit Marianne avec admiration. — Eh bien ! je voudrais retrouver la famille d'une jeune fille élevée dans ce pensionnat ; je sais qu'elle s'est fixée à Fontainebleau récemment. — Comment qui s'appelle, ces gens-là ? — Mme Suzanne Vally. — Connaissez pas, fit Marianne après avoir réfléchi ; mais attendez, je pourrais peut-être avoir des renseignements par une des

bonnes de la pension qu'elle m'a amenée. — Si la demoiselle a été élevée chez Mme Vardieu, elle sera peut-être venue la voir. — Cette observation très juste frappa René.

A ce moment le plus gros des deux Anglais se pencha vers son compagnon et lui dit très bas dans sa langue : — Il va bien le petit... il fait son enquête comme s'il était du métier. — Comment diable a-t-il pu trouver la piste ? demanda le grand blond, toujours en anglais. — Sam Butler, mon garçon, vous ne devinez pas ? répliqua le petit homme aux favoris roux. — Non, patron. — Eh bien ! foi de Speedy, vous n'êtes pas malin ! Et la fille, vous croyez qu'elle ne sait pas écrire ? Ah ! ce que femme veut, Dieu le veut, mon cher. — Sam Butler fit stupéfait de la perspicacité du solliciteur. Pendant ce temps, René poursuivait son interrogatoire et demandait à la servante : — Vous n'avez pas remarqué dans Fontainebleau une grosse et affreuse négresse toujours vêtue de robes à couleurs voyantes ? — Attendez-donc, il en est passé un tout à l'heure sur la voiture du Cadran bleu... elle avait un panier de provisions dans les mains, je ne la connais pas, elle

doit être nouvellement arrivée. — La jeune bonne ajouta : — Elle se rendait certainement au marché de la ville ; pour elle va passer, car elle doit appartenir à une des villas situées sur la route de Valvins ; on m'a dit qu'il y en avait une qui venait d'être louée. René eut un battement de cœur.

A ce moment un bruit de grelots, de claquemets de fouet, un nuage de poussière annonçait que les diligences faisant à cette époque que le service des trains revenaient à la gare. René les examina attentivement au moment de leur passage devant le restaurant. — A la troisième voiture, il était fixé ! Sur le siège, près du rocher, Yaya, plus noire, plus luisante que jamais, se pencha et marmotait sous le feu roulet des plaisanteries de l'automédon, et devant les regards étonnés d'un artiller.

La voiture commençait à descendre la rampe conduisant à la cour du départ ; ce que voyant, le jeune homme s'élança à sa poursuite, tête nue, sans même penser à prendre son chapeau. Il s'engageait dans la rampe à la suite de Pomibus, lorsqu'un main s'abattit sur son épaule. Stupéfait, René s'arrêta net. Le plus net de ces deux peuples anglais se tenait à côté de lui, le retenant vigoureusement

neuse. Mais elle gardait soigneusement pour elle le secret de son chagrin, et même vis à vis de Mme de Fresles, sa confidente d'un jour, elle était devenue réservée, comme par une pudeur instinctive et toute nouvelle.

Elle comprenait que l'amour plus que tout autre sentiment, exige la discrétion la plus complète. Pensive, elle vaquait sans courage à ses occupations journalières, se plaignant le soir, lorsqu'elle se trouvait enfin seule en sa chambre du premier étage, à revivre sans cesse son rêve douloureux.

De son côté, André n'était ni moins triste, ni moins affecté. Sa conversation avec M. Jacques, lors de leur visite à l'école de Créancy, malgré les paroles d'encouragement prononcées par ce confident bienveillant, n'avait eu que peu d'influence sur son esprit.

Il ne voyait qu'une chose bien certaine, c'est qu'il aimait Madeleine comme un feu, et qu'il ne pourrait l'obtenir, tant que la situation de son état civil ne se modifierait pas. Et cette conviction avait fait naître en lui des idées obscures d'abord, mais qui, par degrés, se précisaient, prenant un corps, se liaient et s'agrippaient comme poétiques.

vaient charitablement élevé, la possibilité d'avoir, comme tout autre, un nom de famille.

Soit qu'ils l'adoptassent, ou qu'ils lui fissent enfin connaître le secret de sa naissance, il leur faudrait l'aider à régulariser sa situation civile.

— Peut-être avait-il quelque part une famille, tout au moins une mère que peut-être la misère, triste conseillère, avait poussé fatalement à un lâche, mais cruel abandon.

A cette heure, cette tare barrait la route de sa vie d'un obstacle infranchissable. N'avait-il pas entendu parler bien souvent de ces drames poignants et obscurs, dont la première victime est toujours une mère abandonnée elle-même, brutalement repoussée par celui dont les promesses menteuses l'ont poussée à la faute d'amour ? Pauvres femmes qui, dans leur incapacité de nourrir l'innocent né d'une heure d'oubli, préfèrent l'abandonner à un hasard, ou mieux à la Providence, en comptant parfois à tort la charité d'une société trop souvent impitoyable pour de telles choses. Mais avant de provoquer l'exécution qu'il désirait obtenir des Ledoux, il voulait avant tout savoir ce que pensait Madeleine à son égard, et ce qu'elle lui serait permis d'espérer plus tard. Il avait besoin, pour fixer ses résolutions, d'entendre la jeune fille lui affirmer ce que ses re-

gards avaient jusqu'alors laissés deviner, du moins l'e croyait-il. Ce parti arrêté définitivement dans son esprit, il écrivit un court billet, avec l'intention de le remettre, le lendemain vendredi, jour de marché, à la douce et adorée Madeleine.

Il disait ceci : — Mademoiselle, — Pardonnez à l'avance ce que j'ose vous écrire, à cette heure qui pour moi deviendra décisive en mon existence. — Depuis longtemps je vous aimais doucement en secret, jusqu'au jour où j'eus l'insupportable bonheur de vous serrer entre mes bras pour vous arracher à l'incendie. — A cette heure suprême, j'ai senti brusquement, à la peur que j'avais de vous perdre, que mon cœur vous appartenait à jamais. — Et je souffre maintenant, je souffre cruellement, bien que j'aie cru lire en vos regards une approbation muette, tout au moins une compassion, naturelle à votre âge délicate, sans doute. — Mais à la veille de prendre de graves résolutions pour l'avenir, résolutions qui dépendent absolument de vos sentiments et de votre décision, j'ose vous demander de m'accorder un entretien secret, à l'heure et dans l'endroit qui vous conviendront le mieux ; j'ai tant de choses à vous dire !... (A continuer.)

Advertisement for 'L'Abelle de la N. O.' featuring 'MARIE LA MODISTE' and 'LA REVANCHE DE J. J. SPEEDY'.